

La Mouette, un Teste confus

d'après la représentation du 20 oct. 2022 au Grand Théâtre d'Albi



© Simon Gosselin

Des personnages qui s'aiment trop. Des personnages qui ne s'aiment en fait pas. Des personnages amoureux de l'amour. Des lumières. Des obscurités. Voilà le cadre de l'adaptation de *La Mouette* d'Anton Tchekhov par Cyril Teste. Et si ces ingrédients dramaturgiques promettaient une catharsis remarquable, un épouvantable tableau de l'humanité, je sors déçu du théâtre. La raison est limpide : Cyril Teste, fort de sa réputation, a voulu se complaire dans un tour de force scénographique. Mais la complexité technique de la représentation est une vaste réussite autant qu'un fantastique échec.

D'abord il y a l'idée d'une multiprojection cherchant à raconter l'épaisseur sémantique du texte. Un coup de génie me diriez-vous, mais je ne suis pas si convaincu par la superposition catastrophée d'images filmiques. Ouverture : Macha, charisme fou et cigarette fumante à la main, déclame son texte. Son visage est transposé en gros-plan sur le décor central. Une vidéo noire et blanche, subjective à en crever, captive chaque spectateur. Et Macha, elle, est là : personnage de cinéma et de théâtre. Ainsi tout commence parfaitement. Et cette perfection se continue jusqu'à la fin de l'Acte II où le personnage principal Kostia se meut en ombre incarnée – à contre-jour – devant la vidéo bouleversante d'une forêt en feu. Mais l'œuvre se déroulant, les erreurs grandissent. On se perd en effet dans cette performance filmique qui se cherche, écoeure, donne le

ournis. Et non, il ne s'agit pas d'une mise en abyme du texte de Tchekhov mais bien d'une volonté bizarre de Cyril Teste de déstabiliser son auditoire. Avait-il seulement saisi qu'il punirait en même temps sa troupe qui se fait grignoter puis dévorer par son reflet cinématographique ? Le problème vient aussi de la maladresse de l'exécution. Si les caméras sont au départ montrées avec beaucoup d'impudeur, elles disparaissent progressivement avec honte. C'est une idée appauvrissante car la présence non officielle des caméras était brillante de symbolique, notre époque existant dans un jeu spéculaire où l'homme vit en même temps pour lui-même et son image. Il aurait fallu assumer ce choix artistique tout à fait prenant. Autre problème : trop de fois les comédiens prennent les caméras en main pour nous donner à voir un résultat causant un sérieux mal de mer.

« Entre sensibilité à fleur de peau et audace formelle, [...] c'est une Mouette comme on ne l'a jamais vue, ce qui n'est pas rien, pour une pièce qui est une des plus jouées de par le monde, depuis le milieu du XX^e siècle. » Le Monde

Le Monde dit vrai mais cette « audace formelle » a tous les défauts de ses qualités. Je crois même que c'est par peur d'une surenchère de l'audace que la pièce a été rendue si didactique. Projeté en immense : "Acte I". Et puis, cette phrase conclusive nulle et décevante : "Konstantin vient de se suicider". Ah bon ! En ajoutant une telle absurdité, non seulement la fin absolument divine se trouve ridiculisée mais on casse également l'imaginaire, on astreint l'auditoire à une seule possibilité, fermée et radicale. Quand est-il de l'explosion du flacon d'éther du médecin ? Et de la détresse de Nina ? Le texte de Tchekhov se termine lui-même sur une phrase annonçant la mort de Kostia cependant, Teste, avec sa monstration si complexe, ne pouvait conclure ainsi. Je dois même dire que la fin de la pièce avait quelque chose de lagarcien avec un Kostantin déjà mort, figure de l'après, revenu sur scène rencontrer l'image d'une famille en lambeaux sans lui. Le fossé entre vie et mort étant cette fois parfaitement illustré par l'aspect composite de la représentation : performance théâtrale pour Kostia et filmique pour sa mère, au même instant.

Ainsi cette mise en scène n'est pas qu'une erreur parce qu'elle a su révéler la terrible relation entre Kostia et Arkadina, sa mère grandiloquente et passionnée. Le fils est un romantique jusqu'au bout des ongles, prêt à offrir son cœur aux flammes, un insatisfait, un idéaliste. Il est un jeune homme continuellement amouraché de sa génitrice. Quelle pépite œdipienne... ! Et évidemment, les fautes ne reposent pas seulement sur Cyril Teste qui a su s'entourer d'un directeur technique, d'un régisseur général et de collaborateurs artistiques.

Matis Leggiadro